

cours, les airs d'opérette firent place à la plaintive rêverie de Schumann, qu'il jouait machinalement, à la grande stupéfaction des assistants.

Comme la galerie criait "assez", Olivier entra pâle et agité. Un autre prit place au piano; les chants avaient recommencé. Fuserolles profita de cette occasion pour s'approcher de son ami. — Eh bien, lui demanda-t-il d'un ton anxieux? — Eh bien murmura Olivier, elle a accepté; je lui ai dit que j'étais décidé à m'établir à Kamouraska, je lui ai demandé s'il lui conviendrait de devenir ma femme et de vivre dans cet endroit; — elle a paru tout d'abord surprise, et m'a répliqué que du moment que nous serions ensemble le bonheur nous accompagnerait partout. Et maintenant permets-moi de te demander dans quel but tu m'as fait commettre cette nouvelle tromperie?

Fuserolles était resté atterré: ses prévisions avaient échoué; ainsi donc Rosita n'avait pas compris le sacrifice d'Olivier! elle, qui lui paraissait d'un caractère supérieur, elle n'était, comme la plupart des autres, qu'une fille ordinaire, égoïste dans son amour!

Son scepticisme avait repris le dessus. Fiez-vous aux apparences chez les femmes! pensait-il: pourquoi avoir été assez naïf pour me figurer que l'héroïsme pouvait exister chez une seule!

Il quitta brusquement le salon, et gagnant l'antichambre, il se mit à la fenêtre pour rafraîchir sa tête brûlante. Il comprenait que loin d'avoir été utile à Olivier, il n'avait réussi qu'à empirer les choses, et son désespoir en était sincère et profond.

Comme il était plongé dans ces réflexions amères, il sentit soudain une main qui le touchait; il se retourna—c'était Rosita. La jeune fille avait les yeux tout en larmes.—M. Fuserolles, dit-elle en tremblant, je viens d'apprendre une nouvelle qui m'a étonné profondément; Olivier m'a annoncé à l'instant et pour la première fois qu'il était décidé à ne pas rester à Montréal mais à exercer sa profession à Kamouraska; pourquoi ce brusque changement dans ses idées?

—Je ne sais trop, répondit-il, des ennuis avec son oncle, je crois!

—Et ces ennuis... à cause de moi, fit-elle si bas, si bas, qu'il devina ses paroles plutôt qu'il ne les entendit.

—Oh! je ne dis pas cela, mademoiselle, répliqua Fuserolles d'un air contraint et embarrassé.

Elle se retira vivement, en proie à une agitation visible. Fuserolles se trouvait aussi ému qu'elle—me suis-je trompé oui ou non, se demandait-il?

Cependant la soirée se terminait languissante et sans entrain; Olivier était triste, Fuserolles ne quittait pas la place d'où il paraissait réviser aux étoiles, Rosita avait disparu. Les invités ennuyés se disposaient à sortir, lorsque la jeune fille revint, elle paraissait plus calme et presque souriante. On fit les salutations et les adieux d'usage, et bientôt il ne resta plus qu'Olivier et Fuserolles, toujours accoudé contre la fenêtre.

Alors Rosita emmena Olivier dans le salon, et détachant une fleur d'un des bouquets, elle lui dit en le regardant longuement:

"Olivier! prenez cette fleur, qu'elle soit pour vous un souvenir ineffaçable de cette soirée, et promettez-moi de la garder toujours!"

Comme une goutte de rosée une larme tomba de ses yeux sur la rose, Olivier saisit la fleur et l'embrassa—Rosita pleurait; alors lui saisissant les deux mains:

—Pourquoi cette tristesse chère bien-aimée, ne devons-nous pas être heureux ensemble pour la vie?

Elle lui jeta un regard plein de reconnaissance, de tendresse et de passion, et d'une voix qui luttait contre les sanglots:

—C'est vrai... je suis folle... pardonnez-moi!

L'arrivée du père de Rosita mit fin à cette scène pénible; les deux amis se retirèrent. Durant la route ils ne prononcèrent pas un mot; Olivier était absorbé et Fuserolles respecta son silence; mais, parvenus à la porte de la demeure du médecin, Fuserolles lui dit avec émotion:

—Hélas! Olivier, je me suis trompé, et loin d'avoir arrangé les choses je n'ai fait qu'aggraver la position!

—Je m'en doutais, répondit mélancoliquement le docteur, et après tout, peut-être ne dois-je pas trop m'en plaindre!

Ils se séparèrent; mais le lendemain de bonne heure Fuserolles fut réveillé par Olivier qui se trouvait dans un état de surexcitation extrême.—C'était une lettre de Rosita—Fuserolles la saisit et la parcourut vivement.

"O mon bien-aimé, disait la lettre, je ne pourrai jamais accepter le sacrifice que vous voulez faire; j'ai compris pourquoi vous ne pouvez pas rester à Montréal: c'est à cause de moi! — mais je vous aime trop pour avoir jamais à me reprocher la ruine de votre avenir.—O Olivier, je suis heureuse et fière de voir que vous vouliez vous sacrifier pour moi! hélas mon pauvre ami, puisque Dieu n'a pas voulu que nous soyons unis, je consacrerai ma vie à prier pour votre bonheur. Je n'ai pas voulu vous dire cela hier soir, cela vous aurait fait trop de peine et puis... je n'aurais pas eu le courage en face de vous... puisque c'est fini... il vaut mieux ne plus nous revoir... dans deux heures je serai au couvent... je n'en sortirai plus... quand vous regarderez la petite rose d'hier soir vous penserez à moi... oh! mon pauvre ami, pour la dernière fois je vous dis—je vous aime—mais je le penserai toujours!..."

—Oh! Rosita! noble fille, s'écria l'étudiant, j'avais bien jugé la force de ton caractère!

—Quoi! répliqua Olivier, en sanglotant, c'était donc là le but que tu te proposais! Et toi qui me reprochais de sacrifier l'existence de cette pauvre enfant?

—Écoute, fit gravement Fuserolles, Rosita dans sa douleur a déjà une consolation; elle croit à ta fidélité, et ignorera toujours que tu devais l'abandonner!

MAURICE O'REILLY.

CAUSERIE.

Je ne vais pas vous donner ici la définition de l'annonce; il y aurait pourtant à vous servir, cette fois, une belle tartine toute fraîche fournie par les encyclopédies. Je ne vous dirai pas que l'annonce est le levier du commerce, le soleil des propriétaires de journaux, la poule aux œufs d'or des courtiers, et autres choses semblables; non, vous savez cela tout aussi bien que moi; mais ce que je puis vous affirmer c'est que notre jeune pays par la quantité, la variété et surtout l'étrangeté des annonces qui paraissent dans ses gazettes laisse bien loin derrière lui les vieux pays d'Europe et même certains États de notre continent.

Je ne connais rien de plus naturel ni de plus logique pour un négociant, un commerçant ou un manufacturier que ce moyen de se mettre en rapport avec la masse du public: l'annonce. Je considère même que le service rendu à ces trois catégories de personnes, par le journal qui publie leurs réclames, est bien au-dessus de la valeur du prix payé. En effet, si la presse

n'existait pas, ces gens-là auraient à déboursier des sommes énormes pour faire connaître leurs marchandises ou leurs produits, et quels moyens pourraient-ils employer? des circulaires par la poste, des affiches, des commis-voyageurs. Quelle dépense et de plus quel travail!

Une simple annonce dans un journal remplace tout cela et fait bien mieux l'affaire de l'acheteur qui sait, au moins, où prendre ses renseignements. Mais par cela même que le public se prête à la chose, il faut que l'annonceur n'abuse pas du droit qu'il a de faire paraître ce qu'il lui plaît dans un journal en payant tant la ligne. Depuis quelque temps certains marchands de notre ville, imitant en cela une mode des États-Unis, qui n'aurait dû jamais passer la frontière, nous font avaler—grâce à leurs dollars—des annonces sous formes de faits-divers qui finissent par énerver le lecteur et lui font prendre en grippe la feuille qui les publie.

Qu'un commerçant fasse connaître aux abonnés d'un journal qu'il a, à tel endroit, mille sacs de café à vendre à tant la livre, rien de plus naturel, c'est ce que je puis appeler une véritable annonce, mais que le premier charlatan venu vienne étaler sur la troisième page de mon journal de prédilection quarante lignes d'un français douteux pour vous faire savoir qu'il a découvert une pommade quelconque, je prétends qu'il y a là un abus et que le seul pouvoir de l'argent ne doit pas être suffisant pour permettre à un individu d'ennuyer cinquante mille lecteurs!

Une annonce intelligente doit être rédigée et disposée de telle façon que le regard du lecteur puisse l'embrasser d'un seul coup; n'étant pas récréative par elle-même, elle doit pouvoir être lue sans fatigue et sans efforts, et tout ce qui ne tend pas à renseigner le public sur la nature, la qualité ou le prix de la chose offerte est de trop.

Les annonces qui paraissent dans nos journaux canadiens peuvent se diviser en quatre catégories:

Les annonces sérieuses, et heureusement—je me hâte de le dire—ce sont les plus nombreuses,

Les annonces gaies,

Les annonces lugubres

Et les annonces exaspérantes.

Dans la catégorie des annonces gaies on peut ranger les avis de naissances et de mariages. Par exemple, on pouvait lire dans un journal de la semaine dernière:

BARBEROUGE.—À St.-Tranquille, le 15 courant, madame Barberouge a mis au monde trois garçons pesant vingt-huit livres: deux de neuf livres et l'autre de dix livres. La mère et les enfants sont très bien portants.

Je vous demande un peu si une telle annonce n'est pas faite pour étonner une jeune fille de dix-sept ans; vous passez plusieurs mois à expliquer à cette candide enfant que les bébés s'achètent des sauvages de Caughnawaga et tout d'un coup ses beaux yeux tombent sur le paragraphe plus haut cité. Quel désastre!

Brave et heureux père, si ces vingt-huit livres lui représentaient autant de milliers de livres de rente!

Et cet autre avis:

GABRIOCHE.—En cette ville, le 10 courant, la dame de M. Ernest Gabrioche "restaurant" un fils.

J'ai connu des individus qui étaient restaurateurs et pères de famille tout à la fois; les deux professions ne sont pas incompatibles: j'avoue qu'un monsieur "restaurant" me paraît un être impossible. Le contraire: un restaurant "monsieur" serait encore compréhensible; on pourrait croire que la clientèle du dit établissement se compose exclusivement de gentlemen.